MAURIENNE GENEALOGIE INFOS

cotisation annuelle + envoi flash infos
par internet: 25 € et 35 pour 1 couple
par la poste 30 € et 40 pour 1 couple
Abonnement revue CEGRA 20 €

maurienne-genealogie.fr

Maurienne Généalogie 312 Rue des Murgés 73830 Saint Julien Montdenis

Numéro 316 Juillet 2024

Rédaction:
Josette Limousin
Jandj.limousin@gmail.com
Alain Taravel
Alain.taravel@laposte.net

Calendrier 2024

Août 2024

Mercredi 14/08	Permanence tous local 17h30
Mercredi 21/08	Permanence tous local 17h30
Mercredi 28/08	Permanence tous local 17h30

Septembre 2024

Mercredi 04/09	Permanence tous local 17h30
Mercredi 11/09	Permanence tous local 17h30
Mercredi 18/09	Permanence tous local 17h30
Mercredi 25/09	Permanence tous local 17h30

La permanence des mercredis (y compris les jours d'atelier) est assurée sans sujet préalable.

Atelier Généatique le **11 septembre** avec report possible le **25 septembre** tous local 17h30
Serge Michel

Certaines permanences se tiennent désormais sur rendez-vous . Il s'agit :
du Dépannage Latin pierrotblazy@orange.fr
Et de l'atelier informatique serge.michel73@free.fr
De l'aide à la recherche : odile.romanaz@orange.fr
De l'atelier de soutien à Généatique : serge.michel73@free.fr

ANIMATIONS

Dates à retenir pour 3ème et 4ème trimestre 2024 :

- Nouvel atelier à la rentrée d'octobre avec formation sur le cadastre sarde, napoléonien et français.
- Visite culturelle à Chambéry (musée savoisien et/ou Lycée Vaugelas)
- Samedi 21/09 à 11 h : Journées du patrimoine (conférence. de JM Dufreney au tribunal)
- 22/11 : Soirée « In memoriam » à 17h30 au
- local
- Futures conférences à l'automne [route royale de Maurienne (JMD), le Diable en Maurienne (PG), les noms de famille en Maurienne (PDM),...]

Vous avez dit « Géné »....?

Après GénéAlbiez,
GénéStSo,
GénéStJu,
GénéChatel,
GénéFontcouVill,
Géné Montricher Albanne,
Géné St Martin La Porte

les 7 et 8 Août prochains
ce sera le tour de **GénéV@lmeinier**
de 10 h à 12 h et de 14 h 30 à 18 h
Salle du Conseil en Mairie

Maurienne Généalogie
Vous invite

Initiez vous à la généalogie
Venez chercher vos ancêtres
et retrouver vos racines
Consultation des Bases
de Données
(du XVIIe au XXème siècle)
Confection d'Arbres
Généalogiques
Photos anciennes

Venez nombreux, amenez vos parents et amis

Rose Montmasson, « l'Ange des Mille »

Rose Montmasson naquit le 12 janvier 1823 à Saint Jorioz, c'est-à-dire sur la rive ouest du lac d'Annecy. A cette époque, tous les dimanches les habitants se retrouvent à l'église paroissiale du chef-lieu et dès son plus jeune âge, la petite Rose ne déroge pas à l'usage et accompagne ses parents à la messe. Issue d'une famille de cultivateurs plutôt modeste, Rose participe très vite à tous les travaux de la ferme et de la maison et pour cette raison, étant bien occupée, elle ne peut fréquenter l'école du bourg qui a ouvert ses portes en 1820. Le décès de sa mère va l'accabler davantage car elle doit faire face seule à de nombreuses tâches et la pauvrette rêve d'une vie meilleure loin de la ferme et de sa famille.
Armée de courage, elle quitte son village natal et, son baluchon sur le dos, se rend à Turin où elle trouve un emploi de blanchisseuse.
Les années passent ; à 26 ans, elle rencontre un séduisant italien de 5 ans son aîné (elle a alors 26 ans) et c'est le coup de foudre.
Francesco Crispi, sicilien et avocat de profession a quitté son île après l'échec de l'insurrection contre la Monarchie absolue menée par le Royaume des Deux Siciles.
Rose quitte la blanchisserie avec bonheur pour vivre avec son amoureux, qui hélas, peu de temps après est expulsé de Turin capitale du Piémont Sardaigne, accusé d'activiste républicain. Le couple trouve refuge sur l'île de Malte où ils se marient.
Ils poursuivent leur vie de nomades, Londres d'abord, puis Paris. Au contact d'autres exilés transalpins, et au cours de leurs voyages, Rose s'ouvre à la vie politique et participe à des débats animés sur des sujets nouveaux pour elle : l'indépendance, l'unité, le vote des femmes ou la liberté de presse.
En 1859, ils retrouvent l'Italie avec joie et se fixent à Gênes. Là, ils ne tardent pas à rejoindre les forces de Giuseppe Garibaldi qui préparent un débarquement en Sicile pour conquérir le royaume gouverné par les Bourbons et le faire entrer sous les ordres de Victor Emmanuel II. Garibaldi a de l'expérience en matière d'expéditions militaires (Amérique du Sud, Uruguay…) N'ayant pas les ressources suffisantes pour habiller ses troupes, il fait l'acquisition d'un lot de chemises rouges (que portaient à l'origine les ouvriers des abattoirs).

Le mythe des Chemises Rouges est né.

Rose et Francesco prennent une part active à ces mouvements révolutionnaires. La politique passionne désormais cette jeune paysanne savoyarde qui , vêtue modestement livre des messages à Messine puis à Malte. Désireuse de s'impliquer davantage, elle fait part à son mari de son intention de s'embarquer sur un des navires en partance pour la Sicile. D'abord il refuse puis cède devant l'ardeur de son épouse. Elle embarque donc à bord des deux bateaux à vapeur, le Piemonte et le Lombardo avec 1100 hommes ! Elle se déguise en homme et porte comme eux la fameuse chemise rouge.
Le 11 mai 1860, les Garibaldiens posent le pied à Marsala, petite ville à la pointe occidentale de l'île. Rose et François, comme tous leurs compagnons d'arme progressent dans les terres, rejoints par des centaines de paysans amis et se retrouvent en face de l'armée napolitaine. L'affrontement est inévitable et il a lieu à Calatafimi.
3500 hommes font face aux chemises rouges, qui sont motivées et s'engagent dans une lutte qui très rapidement se transforme en véritable boucherie.
Rose a trouvé sa place : elle soigne de ses mains les quelques 200 blessés dont certains sont très jeunes. Tous ont risqué leur vie pour un même idéal : l'unité italienne. Elle leur apporte réconfort, sa gentillesse et ne se laisse pas émouvoir par l'horreur des blessures ; tout ce sang, ces blessures béantes ne lui font pas peur, elle donne sans compter.
Blessés et autres soignants l'appellent Rosalia, nom de la Sainte Patronne de Palerme. Pendant 3 ans, Rose fera preuve de la même abnégation ; elle sera saluée comme une héroïne par des poètes et écrivains.
Le 17 mars 1861 le royaume d'Italie est proclamée par le premier parlement italien où siège à l'extrême gauche, Francesco Crispi.
Avec son épouse, ils s'installent à Florence qui deviendra la capitale du pays en 1865. la Savoyarde n'a pas oublié ses modestes origines, et secoure les pauvres et les malades. Elle reste profondément attachée à ses idées politiques ; républicaine, elle refuse tout autre influence lorsque Francesco, plus opportuniste , rallie la monarchie. Leur divergence politique a des incidences sur l'harmonie du couple ; François est infidèle et Rose dépense avec outrance pour tous les produits de luxe. Elle s'entoure d'animaux de toutes sortes, se met à boire, c'est la décadence. Leur déménagement à Rome ne change rien à leurs vis dissolues.
Crispi, influant, réussit à faire annuler leur mariage célébré à Malte, pour épouser une de ses maîtresses. Pauvre Rosalia, qui vit seule grâce à la pension que daigne lui donner son ex époux.
A 81 ans, elle décède seule, à Rome, inhumée dans sa chemise rouge. Qu'est devenue « l'Ange des Mille » comme la surnommaient les garibaldiens ?

Josette Limousin d'après Hoffmann

*Les **chemises rouges** (en italien : Camicie rosse) sont des troupes de volontaires engagés, au XIXe siècle, à la suite de Garibaldi pour la libération de territoires occupés par des puissances étrangères, ou pour l'unité de l'Italie. Elles furent portées en 1860 par les Mille pour la conquête du royaume des Deux-Siciles, en 1867 par les Garibaldiens pour envahir les États pontificaux et le corps des volontaires italiens lors de la troisième guerre d'Indépendance italienne.*
Ce vêtement et cette couleur sont devenus par la suite les symboles de l'unification de l'Italie et même de l'émancipation des peuples.

Portrait de Garibaldi portant une chemise rouge à Marsala, par Gerolamo Induno (Musée du Risorgimento, Turin)

Grippe espagnole, gestion des morts et crise politique

Dans le précédent bulletin du mois de Juin 2024, Alain Taravel nous a raconté la grippe espagnole, ses origines , la genèse de ce virus, et les conséquences désastreuses de cette épidémie.
En écho à cet article fort documenté, je souhaiterais évoquer la gestion des morts lors de cet épisode tragique.
Lors du pic de mortalité, en automne 1918, les corbillards faisaient la queue aux portes des cimetières des grandes villes.
Quel devenir pour ces corps défunts ? Comment a été gérée cette crise ? Les rituels funéraires ont –ils été maintenus dans l'espace urbain ?
Lorsqu'on s'intéresse à une épidémie de cette nature, on avance souvent des chiffres, on parle d'amoncellements de cadavres, de fosses communes, d'abandons de défunts par les vivants apeurés. (voir les récits sur la peste). En 1918/1919, on peut parler de surmortalité car cette pandémie et ces décès s'ajoutent aux millions de morts de la Première Guerre mondiale et les services de Pompes Funèbres doivent gérer l'ensemble des morts.
Plusieurs études ont été réalisées sur ce sujet portant essentiellement sur 2 villes, Paris et Grenoble.
En raison de sa proximité géographique, nous ciblerons plutôt la capitale du Dauphiné. « À Grenoble, l'échec patent d'une prise en charge de l'afflux des morts en octobre 1918 mène à un bref, mais violent, scandale politique ». Cet événement est étroitement lié aux bouleversements sociaux et démographiques occasionnés par la guerre. Rappelons qu'en ce qui concerne les pratiques funéraires, la grande majorité des soldats ont été enterrés sur les zones de combats ou proches des tranchées. Ceux que nous retrouvons dans les carrés militaires des cimetières sont souvent décédés à l'hôpital où ils ont été rapatriés, mais c'est une minorité. En France, depuis le début de la guerre, la population a largement été épargnée par les virus et les grosses épidémies. Lorsque survient la grippe espagnole, les Pompes Funèbres n'ont cependant plus les moyens de procéder aux rites funéraires : plus de moyens humains, équestres et rareté du bois, matériau indispensable à la fabrication des cercueils.
La loi de décembre 1904 proposait aux municipalités la possibilité de se doter de leurs propres régies publiques des Pompes funèbres pour les services extérieurs (c'est-à-dire hors du lieu de culte). Paris a fait ce choix mais les municipalités peuvent recourir à des adjudicataires privés, à qui elles sous-traitent les activités : cette décision est prise par la municipalité de Grenoble, en 1908, puis renouvelée en 1917.
« À l'automne 1918, l'épidémie grippale va pourtant, en quelques semaines, fortement déstabiliser les édiles municipaux de Grenoble. La gestion des cadavres devient, entre octobre et novembre, une affaire publique et politique du fait de l'incapacité de la municipalité à gérer l'augmentation massive de la mortalité ».
En octobre 1918, le nombre de décès à Grenoble et La tronche est presque multiplié par 10 : 574 contre 60 auparavant. Ces décès civils, auxquels s'ajoutent les corps des militaires, vont déclencher pendant près de 3 mois une véritable crise dans laquelle sont impliqués de nombreux acteurs :

- d'abord **les services de la Préfecture de l'Isère ; cette** dernière convoque une réunion de son Conseil sanitaire pour mettre en garde les autorités politiques locales du département face à l'émergence de l'épidémie de grippe.
- **L'adjudicateur privé Germain, des pompes funèbres** fait part de ses difficultés à traiter l'afflux de cadavres
- **La Mairie,** informée, avoue ne plus savoir comment gérer cette crise

« La préfecture de l'Isère, en charge de l'hygiène publique au niveau départemental, concentre ses critiques sur la mairie en lui signifiant le caractère intolérable des retards à inhumer dans des conditions décentes et rapides ».
L'autorité militaire intervient alors pour fournir hommes et chevaux mais en dépit de cette solution, la Préfecture diligente une enquête publique pour retracer la manière dont la ville de Grenoble a géré cette épidémie. Une série d'auditions sont menées et notamment auprès de l'édile de la ville.
On retrouve dans les archives des courriers des responsables hospitaliers faisant état de leurs difficultés. : « *Nous avons en ce moment dix-sept corps enfermés dans des cercueils pour lesquels nous demandons en vain le transport au cimetière. Nous avons en plus dix-neuf cadavres que nous ne pouvons placer dans des cercueils parce que la compagnie ne nous en fournit pas, et ce depuis 7 jours »*
Très vite, ce sont 40 cadavres en attente, et outre ce désastre sur le plan logistique et moral, la désorganisation du service de soins, c'est aussi un risque fort d'une épidémie hospitalière.
La presse locale se saisit de cette affaire (le Dauphiné, le Droit du peuple) titrant sur le scandale de l'exploitation de la mort »
Les grenoblois aussi se plaignent: « *dans la maison il y a deux morts, un homme et une femme. Le premier est mort lundi 14 [octobre] à 9 heures du soir environ ; la femme est morte vers 10 heures également du soir. Et ma foi personne ne s'occupe de rien, pas plus que de faire désinfecter ; personne ne bouge, même pas notre municipalité ».*
De jour en jour, ce scandale grossit, les autorités diverses se renvoyant la faute. Cet épisode de l'automne 1918 s'inscrit dans un contexte de tension politique qui mènera à l'élection à la mairie, en 1919, du socialiste Paul Mistral. Ce dernier va procéder rapidement à une changement d'opérateur des Pompes Funèbres, ce qui hélas ne résoudra pas la crise. Des querelles entre communistes et socialistes éclatent et ce conflit aboutit finalement à une nouvelle prise en charge publique directe des Pompes funèbres.

Pour conclure, nous dirons que cette gestion des morts en période de pandémie a été réalisée de manières très différentes selon la ville. Mais, partout, la guerre et l'épidémie ont déstabilisé les administrations locales qui se sont trouvées dépourvues. On peut souligner également l'importance des choix politiques qui ont des conséquences sur la capacité à mobiliser des ressources supplémentaires face à une situation exceptionnelle.

J. Limousin

Clin d'œil aux « accros »du football !

Nous sommes en pleine période où se déroule le championnat d'Europe de football UEFA, « l 'Euro » pour les initiés et j'ai pensé qu'un petit article sur le foot pourrait faire plaisir aux passionnés ! Il y aurait beaucoup à dire sur ce sport qui a le vent en poupe et je serai loin d'être exhaustive. Retraçons son histoire.
La forme la plus ancienne du jeu de football remonte au 2ème-3ème siècle avant J-C en Chine. Un jeu nommé le « Tsu Chu » consistait à envoyer une balle remplie de plumes et de poils dans un petit filet monté sur des tiges de bambou.
Les participants pouvaient utiliser le pied, la poitrine, les épaules et le dos. Il était interdit d'utiliser les mains.
On retrouve aussi la trace des premiers jeux de ballon à l'époque de l'Antiquité, notamment chez les Grecs, les Romains, et les Japonais. Au Moyen-Age, **le calcio florentin** et **la soule médiévale** peuvent également être considérés comme des lointains ancêtres du football.

« La soule était un jeu violent et brutal (de ce point de vue football et rugby ont une origine commune, ils s'agissaient souvent de mêlées très viriles); il lançait, en des jours solennels, la population mâle d'un village contre la population mâle d'un autre village voisin et rival ; le jeu consistait à porter sur le territoire de l'adversaire une sorte de ballon plein, un sac de cuir rempli de sable. Tous les moyens étaient bons pour atteindre le but ; aucune prescription, aucune sanction. Le jeu révélait aussi un caractère de brutalité inouïe et, au cours de la poursuite de la soule à travers les champs et les bois, tel villageois rancunier profitait des licences du jeu pour assouvir sans risques judiciaires, une vengeance têtue. C'était d'ailleurs chose admise ; une partie de soule ou de melle était occasion à règlement de comptes »

Ce jeu traversa bien vite la Manche grâce aux Normands et il prit très vite de l'ampleur notamment dans les cités où il fallut calmer l'ardeur des joueurs, en raison des nombreux accidents. Il fut alors interdit dans les rues. La soule tomba donc en désuétude mais elle refit son apparition au siècle dernier dans les collèges d'Eton et de Rugby. Elle fut codifiée et surtout « civilisée », dirons-nous.

C'est en Angleterre, en 1848, que des étudiants de différents établissements de Cambridge ont ébauché les premières esquisses des règles du football.

Ce n'est qu'en 1863 avec la création de la **Fédération anglaise de Football** que ce sport adopte une véritable législation officielle. Les règles interdisent de porter des coups de pied aux joueurs et de toucher le ballon avec les mains. Le premier match entre clubs a lieu le 16 décembre 1860 entre Sheffield FC et Hallam FC,(16 contre 16) et plus tard en 1866 entre Londres et Sheffield et il dure 90 minutes.

Le football professionnel est autorisé à partir de **1885** par la Fédération Anglaise de Football. Un premier championnat voit le jour lors de la saison 1888-1889 puis d'autres fédérations sont créées à travers le monde, notamment en Europe et en Amérique du Sud.

Le football, tel que nous le connaissons aujourd'hui, a pris racine en France à la fin de 1888. C'est grâce aux élèves de l'école Monge et de l'école Alsacienne que ce sport a été importé dans notre pays.

La Fédération Internationale de Football Association, généralement abrégée en **FIFA,** est fondée en 1904 à Paris par les représentants de **huit pays européens** : la France, l'Allemagne, la Belgique, la

Suisse, les Pays-Bas, l'Espagne, le Danemark et la Suède.

Dès la fin de la Guerre, le football se développe, avec par exemple la quatrième édition de la Coupe du Monde en 1950. Depuis cette date, la compétition se déroule continuellement tous les quatre ans et reste l'événement sportif n°1 dans le monde.

Le football a de plus en plus d'audiences, il gagne en visibilité et génère de plus en plus d'argent. Il fait vibrer grands et petits.

J. Limousin

Fils d'Hitler ?

Jean Marie Loret, fils de Charlotte Lobjoie affirme que sa mère a eu une liaison avec un jeune soldat allemand pendant la première guerre et qu'il s'agit d'Hitler, lorsque son régiment bavarois vint trouver repos dans un petit village de l'Aisne, tout proche du front.

Les méthodes généalogiques ont bien évidemment été mises à contribution pour valider cette thèse qui fit grand bruit dans les médias dans les années 1970 et plus tard. Des historiens se sont penchés avec intérêt sur cette affirmation et peu d'entre eux n'ont été convaincus ; seul Werner Maser la défendit.

Né en mars 1918, le jeune Jean Marie est élevé par ses grands parents car sa mère a quitté sa famille pour s'installer à Paris. Il y restera 7 ans. Au décès de ses grands parents, il ira vivre chez une tante puis fréquente deux pensionnats catholiques avant de s'engager comme militaire. En 1939/40, son unité se bat dans les Ardennes. Pendant l'occupation, il sera résistant. Après la guerre, il travaille dans les affaires.

Il se savait très tôt fils d'un soldat allemand mais il apprit que son père était Hitler en 1948. Mais ce n'est qu'en 1979 qu'il met tout en œuvre pour faire reconnaître sa filiation (enquête dans son pays natal, avocat, historien…). En 1981, il publie même un livre : *« Ton père s'appelait… Adolf Hitler ».* Cet ouvrage a peu de succès en France. Il est resté discret sur sa vie familiale ; on sait qu'il a eu 9 enfants et qu'un seul de ses fils recherche aujourd'hui la vérité.

Cette liaison et la paternité affirmée par Loret ont-elles un véritable fondement ?

Tout d'abord, il faut rappeler que **toutes les informations sur cette affaire ne viennent que de Jean Marie Loret et de sa mère** . Charlotte Lobjoie précise comment elle l'a rencontré (elle faisait les foins), leur relation aurait durer plusieurs semaines (ils se promenaient dans la campagne. Un jour où il avait bu, leur relation bascule et elle tombe enceinte.

En revanche, les historiens, après vérification, **confirment la véracité de la chronologie (**Hitler se trouvait bien dans la région à l'été 1917).

Plus tard, pour prouver cette filiation, et aidé par Maser, Loret publie une « **expertise en méthode d'identification par la physionomie comparative »** par une portraitiste **qui valide entièrement leur ressemblance. Une étude comparative psycho-graphologique montre une concordance.** Loret n'est pas à court de détails (des officiers allemands ont remis de l'argent à sa mère ; celle-ci possédait des tableaux peints pas Hitler…). Selon Maser, **le registre des naissances de sa ville natale, le père de Loret était un soldat allemand non identifié de la Première Guerre mondiale.** L'historien aurait même retrouvé un portrait de Charlotte peint par Hitler.

Mais en 2009, **l'analyse ADN infirme la filiation sous réserve de l'authenticité des prélèvements.(** enquête menée auprès de plusieurs parents avérés d'Hitler et de Loret). Ces résultats ont été contestés en 2012 en raison d'une technique de prélèvements approximative. Plusieurs historiens se sont penchés à leur tour sur ce « cas » et moult arguments pour ou contre ont été avancés et la conclusion n'est pas catégorique : on parle **de filiation , pas impossible mais improbable.**

J.Limousin